

## Colloque « Dialogue Social – rapprochement des cultures par les langues »

UNESCO, 16 mai 2017

### « La fabrication des regards sur l'autre, France - Asie, 1850 – 2000 »

#### *Résumé introductif*

Au XIX<sup>e</sup> siècle, deux faits concomitants, et se nourrissant l'un de l'autre, se mettent en place en Europe : les théories dites évolutionnistes et l'expansion coloniale. Imposant une vision fondée sur la hiérarchie des races, les discours scientifiques vont légitimer une partie des arguments impérialistes, ceux-ci soutenant à leur tour une recherche à prétention savante. Le devoir de civiliser, la mission civilisatrice, s'installent au cœur du projet colonial, en particulier français. Dès lors, se constitue un appareil de représentation de l'autre - nous traiterons ici de l'Indochine française - qui vont figer pour longtemps le regard porté sur le pays et les populations...

L'objet de cette intervention sera donc de montrer comment et dans quel contexte l'image de l'Asie, et plus spécialement de l'entité géopolitique dénommée Indochine par le colonisateur, a été fabriquée en France.

#### *Des expéditions commerciales et missionnaires à la conquête coloniale*

##### *XVII<sup>e</sup>- - XIX<sup>e</sup> siècle*

Au XVII<sup>e</sup> siècle, alors que les compagnies de commerce européennes se livrent à une concurrence féroce pour le contrôle des nouveaux marchés en Asie, les missions religieuses y sont également très actives.

Chassés du Japon à partir de 1612, les jésuites cherchent d'autres terres de mission proches. Cachés à bord des rares navires portugais qui commercent avec le royaume d'An-Nam (Vietnam), quelques prêtres y débarquent. D'abord relativement tolérantes, les autorités mandarinales s'inquiètent devant les milliers de conversions suscitées et décident vers 1628 de les expulser.

Afin de promouvoir un clergé indigène capable de survivre aux persécutions, le jésuite Alexandre de Rhodes vient à Rome en 1649 plaider pour l'envoi dans ces pays d'évêques qui auraient la charge de former des prêtres. La papauté, qui cherche à se libérer du vieux monopole de l'Espagne et du Portugal sur les missions, le « Padronado », le dirige vers la France où de nombreuses associations cléricales entendent aussi participer à l'œuvre missionnaire. Une véritable campagne de propagande, politique et religieuse, finit par porter ses fruits avec la fondation, en 1658, du séminaire des Missions Étrangères de Paris. En but à de nombreuses hostilités, ses trois premiers vicaires apostoliques parviennent néanmoins à s'implanter dans ce qui est alors désigné comme la Cochinchine au sud et le Tonkin au nord.

Forts des dizaines de milliers de communautés qu'ils animent, les prêtres vont peu à peu s'immiscer dans la vie politique et économique. En 1787, Pigneau de Béhaine, vicaire de Cochinchine, soutient le prince Nguyen Anh, lui permettant de monter sur le trône impérial en 1802.

Cependant, les successeurs de l'empereur supportent de moins en moins le rôle que prétendent jouer les missionnaires français. Face à la pénétration occidentale en Asie, en particulier des Anglais en Inde puis en Chine, les différents souverains vietnamiens se rapprochent de leur suzerain chinois et ordonnent la persécution des Catholiques.

Soutenus par un renouveau certain de l'Église en Europe, les Chrétiens lancent des appels de plus en plus pressants à la France. Malgré la réticence des gouvernements, ils finissent par trouver un soutien auprès des escadres navales qui sillonnent les côtes d'Asie et, dès 1852, de l'Impératrice Eugénie, épouse de Napoléon III et protectrice des missions chrétiennes.

A partir de 1856, la marine française s'implique dans de véritables opérations terrestres au profit des communautés menacées. De redresseurs de tort, les amiraux se muent en conquérants sans avoir pour autant un réel soutien de Paris, faute de politique extérieure dans cette partie du monde. En 1859, les marins français prennent pied à Saïgon. Dès lors les actions militaires s'enchaînent. En 1861, le sud de la péninsule est investi et la France fait du Cambodge un protectorat. En 1867, toute la Cochinchine, devient une colonie.

Après 1870, alors que la France se remet à peine de sa défaite face à l'Allemagne, dans la nouvelle colonie, militaires, missionnaires et commerçants sont bien décidés à étendre la conquête vers le nord et pourquoi pas en Chine où les Britanniques sont entrain de s'imposer. A la suite de nombreuses péripéties et combats meurtriers, les troupes françaises s'emparent de Hué, la capitale impériale et instaurent un protectorat de fait sur l'Annam - partie centrale du Vietnam - et le Tonkin. Il faudra encore de longues expéditions militaires avant qu'un ultime traité confirme en 1884 la mainmise totale de la France sur l'antique royaume du Dai Nam. Créée en 1887, l'Union Indochinoise englobe la colonie de Cochinchine, les protectorats d'Annam, du Tonkin, du Cambodge et du Laos.

La constitution d'un domaine colonial, commencé en Afrique du Nord en 1830 puis poursuivie sur le continent africain et en Asie, va permettre à la jeune IIIe République, née en 1871, d'asseoir définitivement son pouvoir en France et de retrouver sa place sur la scène internationale.

### ***Les nouveaux enjeux coloniaux de la République***

Cependant, aux traditionnelles visées commerciales, qui avaient caractérisé l'expansion outre-mer au XVIIe et XVIIIe siècles, la République, portée par les principes de la Révolution française de 1789, superpose de nouveaux objectifs, d'ordre idéologique. Renversant les règles qui régissaient les rapports du peuple au monarque et de celui-ci à Dieu, elle veut faire de l'homme, du citoyen, le maître de sa propre destinée. Cette doxa correspond aussi à une nouvelle approche scientifique de l'individu.

Sans remonter aux perceptions de l'Antiquité, qui posent déjà la figure du barbare, de l'étranger, en terme de rapports identitaires et de niveaux de civilisation et d'intégration, il convient de rappeler le rôle de la science, de l'anthropologie physique, qui établissent, à partir de l'idée des collections chères aux Lumières du XVIIIe siècle, la notion de hiérarchie cognitive et civilisationnelle et conduiront bientôt au concept d'échelle des races.

Alors qu'auparavant il était un sujet particulier, d'essence divine, impossible à étudier au moyen de la dissection, l'homme devient un objet de science étudiable comme le montrent les travaux de classification des espèces de Linné, de Buffon avec son histoire naturelle et plus tard de Cuvier ou de Lamarck. Désormais, marqué par cet essor spectaculaire de l'anthropologie, l'être humain s'inscrit dans un processus global d'étude du monde animal.

Aux présupposés culturels, qui prennent pour fait acquis la domination de l'Européen - parce il est alors celui qui produit le savoir scientifique - s'ajoutent des présupposés physiques, morphologiques ethnocentrés. La différence, l'infériorité ne reposent plus seulement sur des bases liées au développement culturel mais sur des bases biologiques accréditant l'idée d'une hiérarchie des races. D'une curiosité sur l'Homme, créature de Dieu, le monde occidental passe à un racisme scientifique puis populaire.

Même s'ils sont très largement détournés de leur objet d'origine, les travaux de Darwin sur l'origine des espèces, qui expliquent l'évolution biologique des espèces par la sélection naturelle et la concurrence vitale, contribuent grandement à forger cette forme nouvelle de regard porté sur l'autre, sur l'exotique au sens propre.

Dans le droit fil des idées progressistes, modernistes et scientifiques de la seconde moitié du XIXe siècle, aux superstitions ou rites magiques populaires, aux doctrines religieuses, se substitue un courant résolument scientifique, évolutionniste, porté par les pères de l'anthropologie, qui présuppose l'existence de lois immanentes à l'œuvre dans l'histoire humaine.

Après les débats sur les origines de l'humanité, uniques ou multiples, il est considéré que l'espèce humaine ne fait qu'une, que chaque société suit la même évolution, de l'état de « primitif » jusqu'au modèle de la civilisation occidentale qui constitue l'aboutissement ultime du processus, le modèle universel, les autres restant en devenir. Selon ce mécanisme, au sauvage succède le barbare puis le civilisé.

Dès lors, la notion d'évolution, prise dans le sens de progrès, va s'appliquer à l'organisation sociale ou à la religion. Dans ce mouvement, qui s'affirme de la seconde moitié du XIXe au début du XXe, le développement inégal, la hiérarchie des races, et leurs représentations, deviennent un fait acquis

dans les sociétés européennes et cette infériorisation de l'autre va pour une large part servir de support à la conquête coloniale.

C'est en héritiers de l'esprit des Lumières, des idéaux de la Révolution, des modèles napoléonien ou saint-simonien, des projets universalistes et utopies scientistes, que se présentent les initiateurs républicains de la doctrine coloniale. Mais cette politique, qui n'obéit pas à un plan cohérent et reste plutôt définie par rapport à celle des autres puissances européennes, est surtout et avant tout soumise aux aléas de la politique intérieure. La droite tournant davantage ses regards vers l'Europe, l'extrême gauche dénonçant l'injustice du fait colonial, il reste à la gauche républicaine à convaincre les électeurs, essentiellement de souche paysanne, des bienfondés d'un empire ultramarin.

C'est donc à grand renfort de propagande, d'images, de slogans, de récits, que les services de l'administration civile et militaire et les nombreux « lobbies » coloniaux – politiques, économiques – tentent de séduire et de mobiliser les Français et, dans une moindre mesure, les colonisés. Cette volonté politique va aisément s'associer à la soif de connaissance universelle, à la volonté pédagogique, alimentée par le souci de développer l'éducation des masses populaires, à l'alphabétisation, qui inspirent alors toutes les nations occidentales. Elle peut également compter sur le formidable essor des outils qui participent à la diffusion des savoirs dans la seconde moitié du XIXe : photographie, bientôt cinématographe, techniques d'impression, télécommunications, extension des liaisons terrestres et maritimes...

Ainsi, fondés sur de supports remarquablement efficaces, le discours républicain peut à la fois légitimer ses projets coloniaux, s'inscrire dans le mouvement moderniste du temps, distraire en même temps qu'éduquer les citoyens, renforcer leur sentiment d'identité nationale par rapport à des populations indigènes, forcément différentes et qu'il importe de pousser sur l'échelle du progrès. On perçoit la redoutable efficacité auprès du plus grand nombre d'un tel dispositif qui amuse autant qu'il enseigne, qui donne un sentiment d'appartenance commune à l'heure d'intenses bouleversements sociaux, qui conforte une présumée supériorité raciale accréditant et normalisant la prétention à régler la marche du monde.

#### **« De l'Annamite à l'Indochinois puis au Viet »**

Certes, dans la seconde moitié du XIXe, à l'heure où se bâtissent les grands empires coloniaux européens, l'attrait pour les mondes étrangers n'est pas une nouveauté. Les Indes, le Japon, la Chine fascinent depuis longtemps et ont été source de formidables enrichissements et d'apports culturels. Mais, ces emprunts qui vont produire, par exemple avec les importations indiennes et chinoises au XVIIIe, un véritable renouveau des couleurs, des formes, des matières, des saveurs, s'attachaient avant tout à la dimension esthétique, à l'application aux arts décoratifs, plus qu'elles se préoccupaient des individus ou des sociétés qui les produisaient. Le Chinois, l'Indien, voire l'Africain, demeuraient des sujets de curiosité qu'à l'occasion de quelques retours de voyages d'exploration ou de missions diplomatiques, la bonne société prenait plaisir à découvrir, la conquête territoriale n'étant pas encore à l'ordre du jour..

Désormais avec l'occupation d'abord militaire puis civile et administrative de vastes espaces, tels ceux qui composent l'Indochine française, c'est le modèle français, la grille de lecture française qui priment, sur place et en métropole.

L'objectif étant la mise en valeur de ces nouvelles possessions, économiques, politiques, sociales et culturelles, il convient de bien évaluer les hommes et les ressources afin d'en tirer le meilleur parti.

La connaissance des populations, de leurs environnements, ressources et modes de vie, à des fins tout autant de savoir, de contrôle, de mise en valeur et d'émancipation selon la vulgate républicaine, conduit à la fois à une réelle production scientifique - les travaux de l'École Française d'Extrême Orient en témoignent encore de nos jours - mais aussi et en même temps à la classification des êtres, des espèces et des milieux naturels en fonction des places et tâches qui leur seront assignées dans le projet colonial, comme les captations photographiques systématiques des populations ordonnées par le général Gallieni à Madagascar dès 1896.

De surcroît, pour bien valoriser auprès des Français et des colonisés ce projet et les bénéfices à en tirer, les services officiels mettent en scène les différentes étapes de l'implantation. Ainsi, après avoir produit dans les tout premiers temps de la conquête quantité de clichés ou de récits stigmatisant les pirates coupeurs de tête, les souverains dégénérés, les mandarins avides, aux ongles interminables, insignes de paresse bienheureuse - tous vivant sur le dos du peuple -, ou encore des femmes faciles et des fumeurs d'opium décharnés, l'iconographie, la production éditoriale et littéraire passent à la figure du paysan et de l'artisan dociles, industriels et travailleurs, du supplétif et du tirailleur fidèles et solides. La preuve est faite que le modèle égalisateur français peut fonctionner dans de tels espaces et participer à l'évolution de l'indigène. Les reproductions de la République, de la Mère patrie, sous forme d'une généreuse Marianne protégeant de sa vaste poitrine ses sujets dévoués et reconnaissants, envahissent l'espace public.

De leur côté, les producteurs privés d'images, de réclames, de spectacles, de récits ou de curios divers, les journalistes, cherchent également tirer profit de cet engouement populaire pour l'exotique. A l'heure où la société française se raidit, soumise à la double rigueur morale de l'Église et de l'école laïque, la liberté des corps et de moeurs prêtée aux indigènes, le mythe de vies bibliques et de décors paradisiaques, d'aventures en tout genre, en regard d'une France de plus en plus industrielle et urbaine, attisent les imaginaires, excitent les fantasmes.

**A l'orée du XXe siècle**, un vaste appareil de propagande, nous dirions aujourd'hui de communication, s'est mis en place en France et outre-mer, en même temps que dans tous les grands pays du monde. Certes, de nombreuses publications scientifiques s'attachent bien à montrer la diversité ethnographique et culturelle de l'Indochine, mais les besoins de toucher le public le plus vaste, à grand renfort d'effets spectaculaires, prévalent. Une même scénographie simplificatrice est proposée à l'occasion des expositions internationales, nationales ou locales, des exhibitions anthropozoologiques, qui concilient manifestations patriotiques, foires commerciales et distractions populaires. Les ruines monumentales d'Angkor Vat, plus ou moins reconstituées à l'échelle, les quatre faces aux yeux demi clos du Bayon, prolongeant les stéréotypes du regard impénétrable et énigmatique de l'asiatique, les « pousses pousses » tirés par de « graciles annamites », nom qui désignent tous les habitants de la péninsule, « les niakoués » (paysans) courbés sur la rizière » et autres « coquets tirailleurs », réduisent singulièrement le Vietnam, le Cambodge et le Laos à une seule entité géographique et humaine.

A la veille de la Grande Guerre 14-18, si « l'Annamite » semble occuper une place privilégiée dans la fresque évolutive de l'Empire français, souvent représenté comme le dernier maillon avant le « Blanc », devant « l'Arabe » et le « Noir », la méfiance à son égard demeure. Alors que triomphent les théories de Lombroso sur l'apparence physique associée aux penchants criminels, il personnifie l'équivoque, ses lourdes paupières désignant à elles seules le mystère, voire la duplicité.

La révolte des Boxers en Chine en 1900, la victoire des Japonais sur la Russie impériale en 1905, en Indochine la guérilla menée par le Dé Tham jusqu'en 1913 ou l'affaire dite des empoisonneurs à Hanoï en 1908, déclenchent des campagnes xénophobes en Europe. Le livre le « *Péril Jaune* » d'Emile Danrit connaît un grand succès d'édition. Au mystère de l'Asie s'ajoute la hantise de masses indistinctes de populations barbares s'élançant à l'assaut du vieux monde, tels Attila ou les Mongols.

A la même époque, certains responsables coloniaux, à commencer par les militaires soucieux du déséquilibre démographique français face à la menace allemande, tentent d'organiser le recrutement en nombre des indigènes. C'est le cas de la « Force jaune » du général Pennequin ou de la « Force noire » du colonel Mangin, symbolisé par la remise du drapeau tricolore à quelques unes de leurs unités lors du défilé du 14 juillet 1913 à Longchamp.

**La guerre totale et d'usure, qui s'installe dès la fin de 1914**, exige de plus en plus d'hommes, non seulement au front mais aussi à l'arrière car le conflit engage tous les secteurs d'activités nationaux, des productions destinées aux armées au fret portuaire, de la mise en culture des campagnes à l'entretien des infrastructures. Bien que l'État-Major n'accorde qu'un faible crédit aux troupes annamites, réputées fragiles et peu sûres, il doit y faire appel et, à partir de 1916, près de 44 000 tirailleurs indochinois formant plus de 20 bataillons débarquent à Marseille, rejoint par 49 000 travailleurs. A leur côté, des centaines de milliers de Maghrébins, Malgaches, Africains ou Chinois sont recrutés et embauchés à travers tout le pays. Majoritairement affectés aux formations de l'arrière, ces manœuvres connaissent des destins divers selon leurs lieux de cantonnement et les emplois exercés.

L'échec des offensives à outrance lancées sur le Chemin des Dames au printemps 1917 entraîne au front et à l'arrière un vaste mouvement remettant en cause la conduite de la guerre. Ce courant de mécontentement, allant de mutineries au front à des grèves dans l'industrie, s'accompagne d'un rejet des travailleurs indigènes. Massivement mobilisées, les femmes protestent contre la concurrence de cette main d'œuvre docile au patronat et qui « vole l'emploi des hommes sous les armes ». Quant à ceux-ci, aux revendications de leurs épouses, mères ou sœurs, ils ajoutent de prétendues affaires d'agression dont elles auraient été victimes à l'occasion. Certains auteurs avancent même que le terme de « Jaunes » pour désigner les briseurs de grèves proviendrait de ces événements. D'une certaine forme de racisme scientifique, largement mise au service du fait colonial, la France passe à un racisme populaire, amplifié entre deux guerres par la présence de plus en plus visible de travailleurs immigrés.

**Au début des années 1930**, l'exposition coloniale internationale de Vincennes tente une fois encore de rallier les Français à la geste impériale. Une scénographie soigneusement ordonnée par le maréchal Lyautey s'efforce d'en offrir une vision renouvelée. La diversité ethnique, culturelle, géographique de la péninsule indochinoise y est mise en avant, à « l'Annamite » sont préférés les termes Indochinois, Cambodgiens ou Laotiens ; mais la phénoménale reconstitution d'Angkor Vat reste le clou de l'attraction.

Tandis que 8 millions de spectateurs repartent grisés des mêmes poncifs sur l'impénétrable et laborieuse Asie, en Indochine des groupes nationalistes ou communistes remettent violemment en cause la tutelle républicaine. Cependant ces soulèvements trouvent peu d'échos dans une métropole plus soucieuse de la crise économique et de la montée des périls liés aux régimes totalitaires communistes ou nazis.

**En 1939**, à la veille de la mobilisation, les slogans de la « Plus Grande France » résonnent plus forts que jamais. La formule « La France est un empire de 100 millions d'habitants, 2 millions de soldats et 500 000 travailleurs » s'étale à la une de la presse et sur les murs.

Bien que plus de 35 000 d'entre eux soient acheminés en France en 1940, les Indochinois, toutes origines confondues, sont oubliés pendant la guerre et sous l'occupation, alors qu'ils y connaissent des situations extrêmement rigoureuses.

En revanche, le déclenchement de la guerre d'Indochine en 1946 et plus encore l'arrivée des troupes chinoises maoïstes à la frontière du nord Tonkin en 1949, relancent les vieilles craintes du péril jaune auquel s'ajoute maintenant le péril rouge.

Le « Viet » remplace « l'Annamite » et « l'Indochinois » dans l'expression française. Peu concernés par les opérations militaires menées en Extrême-Orient par des troupes professionnelles et qui s'achèvent en 1955, les Français s'impliquent davantage dans le mouvement de contestation mondial contre la guerre américaine du Vietnam en 1968 et, après la victoire des forces de libération communistes en 1975, dans le soutien aux « boat people », via le rôle très médiatisé des « French doctors ».

### **En conclusion**

La disparition des derniers témoins de l'Indochine coloniale, l'érosion des mémoires, la présence d'une forte communauté asiatique et l'émergence de la Chine comme une des premières puissances mondiales dans les années 1990, favorisent de nouveau un amalgame, dans la vulgate collective, entre tout ce qui relève de l'Asie. Hormis la perception exotique, pseudo ethnique souvent de beaucoup de circuits touristiques, une majorité de Français semble peu se préoccuper réellement du Vietnam, du Cambodge ou du Laos.

« Se faire un resto chinois », « Aller faire ses courses chez le Chinois » s'entremêlent à « Eux, au moins, ils travaillent », « Ils ne dérangent pas », « Ils restent entre eux »... expressions familières et globalisantes qui, mises en parallèle avec les reformulations du nouveau péril jaune régulièrement agitées dans les médias - via le nombre croissant de touristes asiatiques ou l'achat de vignobles prestigieux -, continuent d'illustrer toutes les contradictions et équivoques des représentations de « l'autre », sans compter celles des discours d'intégration, d'assimilation.

Si elle est sans doute en voie d'effacement dans sa forme la plus caricaturale sous les effets de la multiplication des échanges et de la mondialisation, une stéréotypie léguée par la culture coloniale reste à l'œuvre dans les mentalités.

Eric Deroo

Auteur, réalisateur, chercheur associé CNRS

Avril 2017

### **Éléments de bibliographie**

BANCEL N., BLANCHARD P., BOETSCH G., DEROO E., LEMAIRE

S., (dirs.), *Zoos humains de la Vénus hottentote aux reality shows*, La

Découverte, Paris, 2002

BLANCHARD P., DEROO E., (dirs), *Le Paris Asie*, Paris, La Découverte, 2004.

DEROO E., *Aux colonies*, Editions des Presses de la Cité, 1992

DEROO E., et RIVES M., *Les Lính tấp. Histoire des militaires indochinois au service de la France (1859-1960)*, Paris, Lavauzelle, 1999.

DEROO E., VALLAUD P., *Indochine française, guerres, mythes et passions, 1856-1956*, Editions Perrin, 2003

DEROO E., LEMAIRE S., *L'illusion coloniale*, Paris, Tallandier, 2005.

DEROO E., DUTRONE C., *Le Viet-Minh*, Editions Les Indes Savantes, 2009